HAL
open science

La fin de vie comme intrigue

Patrick Baudry

To cite this version:

Patrick Baudry. La fin de vie comme intrigue. Esquisse , 2019. hal-02869011

HAL Id: hal-02869011

https://rnmsh.hal.science/hal-02869011v1

Submitted on 15 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La fin de vie comme intrigue

Que fait-on du temps passé autour de celui va mourir et de ce temps même avec ceux qui resteront ? Sait-on ce qui se passe et ce qui passe ? Le mourir inaugure une temporalité sans précédent. Chaque fois inédite.

La mort n'est pas la fin de vie

Parce que le décès ne serait pas loin, faudrait-il s'organiser comme si la mort était proche ? Le décès est un moment, et l'on peut dire qu'on le constate en en disant l'heure précise. Mais la mort ne se résume pas à la cessation d'une existence. Parce que l'un d'entre nous va mourir, c'est un rapport à la mort qui nous implique. Le décès peut appartenir au registre des informations précises concernant un individu. Le rapport à la mort relève d'une durée particulière. Une expression s'est imposée : « fin de vie ». On peut alors penser que la terminaison de l'existence est en question et, qu'en experts, des spécialistes sauront dire les règles à observer. Un progrès pourrait apparaitre : on saurait mieux comment faire quand précisément, faute de connaissances, on ne sait plus que faire. Les gens sont démunis, il faut donc les aider. On dit beaucoup que la société d'aujourd'hui est en perte de repères. En ces moments particulièrement difficiles ne faudrait-il pas des bornes sûres, qui puissent orienter ? Voici le discours qui se répète et la demande que l'on fabrique. Il faut en effet comprendre que c'est bien une société qui produit l'idéologie de l'acteur capable de décision (et sa sociologie). Or c'est en précisant l'imprécisable, en repérant ce qui échappe, en excluant l'incertain, en expurgeant l'indécis, que l'on crée la société qui en demande encore toujours davantage (du repère, de la certitude, de l'ordre), au fur et à mesure que le maintien de l'ordre ne maintient en fait aucun ordre et que la logique managériale esquinte positivement les solidarités. Certes, l'on pourra dire que tout de même des personnes sont en fin de vie. Que cela est incontestable. Et que dans cette situation qui « aujourd'hui » apparaît à tout un chacun comme un « problème de société », il faut bien trouver des solutions. Elles seront d'autant plus bienvenues

que les gens les demandent. Fabriquer le problème qui justifie la solution qui s'impose, tel est le propre d'un pouvoir qui se donne comme processus, progrès, logique ou tout simplement bon sens : « parce qu'on ne peut plus continuer comme ça ».

Ce qu'une logique des bonnes pratiques, du consensus et de « l'individu », veut naturaliser (construire comme une évidence naturelle), c'est le postulat d'un acteur qu'il faudrait toujours reconnaitre dans le malade mourant. Les sciences humaines et sociales sont envahies de ce moralisme. L'individu (difficile de savoir ce que cela veut exactement dire, mais il s'agirait d'une évidence antécédente à toute proposition scientifique, ou peut-être déjà d'une science de l'observation : il n'y aurait de société que d'individus) est un acteur ou il doit l'être. S'il ne pouvait l'être, il faudrait l'aider à le devenir, jusqu'à ce que cette individualité devienne son être. Ainsi faut-il activer l'autonomie individuelle. Selon cette logique assez simple, le choix établit l'existence d'une liberté. Impossible ici d'aller faire comprendre à ce raisonnement que le choix est un renoncement et qu'il est gouverné par une contrainte. Dans la mesure où la contrainte est présentée comme un empêchement d'être libre de ses choix propres, il faut affirmer que le choix est bien la propriété d'un individu qui, par le fait même de choisir, s'affranchit des obligations externes. Ou l'on dira que dans une situation de contraintes, il faut d'autant plus respecter ce qui relève de la volonté propre de l'individu, comme si devant l'objectivité ou l'objection d'une société, il fallait faire valoir la subjectivité qui se libère.

C'est de la mort qu'il est toujours question et non pas seulement de la « fin de vie ». Ou, pour le dire autrement, la fin de vie ne peut tout contenir d'une mort qui n'est pas pour maintenant, et qui n'est pas réductible à une dernière étape de l'existence. Pour reprendre une expression qui s'est largement diffusée, la « phase terminale » ne relève pas de la terminaison. Le mourir introduit à un rapport complexe à la mort : il nous rappelle sans doute à l'évidence d'une issue dont nous avons la représentation, mais aussi à ce qui excède la possibilité d'inclure la mort comme simple échéance. On peut ainsi faire référence à Maurice Blanchot quand il écrit : « il y a comme une double mort,

dont l'une circule dans les mots de possibilité, de liberté, qui a comme extrême horizon la liberté de mourir et le pouvoir de se risquer mortellement – et dont l'autre est l'insaisissable, ce que je ne puis saisir, qui n'est lié à *moi* par aucune relation d'aucune sorte, qui ne vient jamais, vers laquelle je ne me dirige pas. »[1].

Après le décès d'une personne, l'on veut s'activer d'autant plus que l'on n'a plus aucune occupation possible. Il s'agit de faire à défaut de savoir quoi exactement faire : c'est la forme que prend une ritualisation sans argumentation d'une utilité profitable. On ne fait pas « tout ça » (s'occuper de ranger, d'être au téléphone ou de s'inquiéter pour les fleurs) parce qu'on voudrait fuir un désarroi, mais parce que l'on s'y trouve. Il ne s'agit pas de se distraire d'un vide. A l'inverse, par la modestie des habitudes que l'on répète, il y est fait place. On accueille ainsi le visiteur dans l'embarras d'une vulnérabilité qui se partage. Le but n'est pas de faire diversion, mais de donner acte à cette diversion du temps que la mort oblige. Avant le décès lui-même, il n'est pas non plus de conventions qui fournissent un cadre stable et prévisible. Et cela parce que le décès lui-même n'est jamais l'horizon final qu'un constat voudrait repérer.

Le temps du mourir

Préalablement à toute croyance, c'est la place qui se fait au mourir qui est en jeu. Le savoir réaliste voudrait énoncer une vérité objective et dissoudre l'infantilisation du secret dans la promotion d'une décision mature. Mais devant l'« événement dépareillé et incomparable » qu'est « l'instant mortel »[2], ce n'est pas une vision de « dieu » qui est en cause, mais des visions du monde qui sont en débat. La notion de « fin de vie » peut donner à entendre qu'il s'agit des derniers instants. Elle relègue, par l'anticipation qu'elle produit de l'inéluctable, le malade dans la catégorie du « mourant »[3]. Elle contribue encore à faire de la fin de vie en général ce qui ne prend un caractère

[1] M. BLANCHOT *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, p.129, 130 (souligné dans le texte).
[2] V. JANKELEVITCH, *La Mort*, Flammarion, Paris, 1977, p.227.
[3] Voir R-W. HIGGINS « Le statut du mourant » in P. BAUDRY Baudry, R-W. HIGGINS, J. RICOT *Le mourant*, Nantes, M-Editer, 2006, p.3-41.

réaliste que pour celui qui se trouve au premier chef concerné par la fin de *sa* vie. Elle contribue aussi bien à constituer un problème pour lequel il y aurait logiquement une solution. La notion de fin de vie rend éminemment physique l'idée de mort, et substitue à cette idée sans contenu la vue « concrète » d'une échappée hors d'un corps, au sens de la libération d'une prison biologique.

La notion de fin de vie accrédite donc la représentation logique d'une finition : diminuant au mieux les atteintes subies par un individu au bord de sa limite. Une telle notion convertit l'idée de limite – un espace de transition – en la matérialité d'une ligne signifiant le seuil à franchir. Selon cette représentation, le malade en fin de vie se trouve dans l'ultime étape de son parcours, et plutôt que de le laisser longuement dans son dernier vestibule, il faudrait aider l'ouverture de la dernière porte. Dans cette perspective de la mort fin, et dans le cadre de cette fin où tout l'impensable de la mort peut enfin se manager – l'existence corporelle résume tendanciellement (ou définitivement) toute la vie, et celle-ci ne connait plus de dehors ni donc aucune mise en tension de ce dehors aboli avec un dedans.

L'organisation de la culture suppose une articulation fondatrice entre les morts et les vivants, entre la vie et la mort[4], et le malade mourant se situe dans cet espace de transition qui nous rappelle à une mort à la fois dehors et dedans, et ainsi « entre nous ». Vladimir Jankélévitch : « Nous dirons nous-mêmes : l'homme est à la fois au dehors et en dedans de la mort ; il est au dehors par la conscience transcendante qu'il en prend, et il est en dedans en tant que l'être pensant est lui–même un être mortel (…) »[5]. Ainsi peut-on comprendre l'enjeu social des soins palliatifs en ce qu'ils aménagent un accompagnement qui ne concerne pas le seul malade. C'est une transition qui s'impose, tout à la fois pour celui qui meurt et pour ceux qui auront à continuer de vivre. Le temps du mourir est nécessairement crisique, et c'est bien d'un passage qu'il est question dans la mise en pratique d'un soin. Emmanuel Levinas écrit : « Le mourir est angoisse, parce que l'être en mourant ne se termine pas tout en se terminant. » A la même page, Levinas écrit : « L'angoisse de la mort

[4] Voir P. BAUDRY *La Place des morts*, Armand Colin, Paris, 1999.
[5] V. JANKELETICH, op.cit, p.179.

est précisément dans cette impossibilité de cesser, dans l'ambiguïté d'un temps qui manque et d'un temps mystérieux qui reste encore. Mort qui par conséquent ne se réduit pas à la fin d'un être »[6].

Sans prévision

Prendre soin, c'est en améliorant le confort d'une personne, travailler à la mise en sens de ce qui tout à la fois nous saisit et nous échappe. On peut ici rappeler ce qu'écrivait Georg Simmel, rejoignant les philosophes que nous venons de citer : « Nous ne sommes pas " destinés à la mort" ; tout cela ne peut se produire que lorsqu'on hypostasie l'élément fonctionnel et immanent de la mort qui devient quelque chose de substantiel – mais notre vie et son phénomène global seraient différents, s'ils n'étaient entièrement régis par ce que nous appelons, après son terme définitif, la mort »[7]. Ce que remet en cause Simmel, c'est l'idée d'une « mort fin » ou d'une « mort limite » (au sens d'une ligne ou d'un seuil et non point d'une transition). En disant que la mort est « créatrice de forme », on peut comprendre qu'il situe la mort qui n'est jamais là tout comme étant toujours déjà ici. C'est une vision non point binaire et oppositionnelle qui est proposée, mais complexe et d'intrication. Pour Simmel, il faut situer la mort autrement que comme le point d'arrêt de l'existence, ce qui suppose de rompre avec « l'idée des "Parques", qui exprime l'aspect sous lequel on la voit habituellement : comme si, à un moment donné, le fil de la vie était brusquement " coupé"», qui jusqu'alors avait continué d'être filé intégralement en tant que vie, comme si la mort imposait une limite à la vie (…) »[8]. Si la notion de limite peut être pertinente, ce n'est pas en lui donnant la signification d'une fin ou d'un arrêt, mais (en référence à l'idée de seuil) en ce qu'elle suppose à la fois la sortie et l'entrée. C'est le fait même que le malade soit au seuil de sa vie qui fait entrer dans un espace intermédiaire et nous place en suspens dans un entre-deux.

---

[6] E. LEVINAS *Totalité et infini*, Paris, Le Livre de Poche, 1990, p.49.
[7] G. SIMMEL *Rembrandt*, Belval, Circé,1994, p.115.
[8] G. SIMMEL *La Tragédie de la culture*, Paris, éditions Rivages, 1988, p.168.

Le malade perd pied. Divague et confond. S'absente. Revient soudainement à une conversation. Dérange le protocole des politesses. Disloque le cadrage qui arrangerait toutes les interactions. Rien ne s'arrange. L'imprévu vient. Le devenir devient aussi peu certain qu'un présent fait d'hypothèses. On ne sait pas ce qu'on fait, ni ce qu'il faut faire. Et l'on commence d'être incertain pour soi-même. Comment donc serait-on « acteur » ? Et quelle en serait la nécessité ? Acteur, mais de quel texte qui devrait être répété ? La perspective du décès lui-même, si l'on tient absolument à cet horizon, n'oblige pas le malade à mourir comme nous voudrions qu'il le fasse. Il n'a pas cette responsabilité qui lui reviendrait en propre de mourir comme il faut. Cette personne qui insiste à exister encore, qui dure au-delà du terme, qui oblige à un rapport à la mort qui nous implique – introduit à une temporalité particulière. Le temps qui passe n'est plus ce temps qui file, fait d'heures qui se succèdent et dont on s'étonne qu'elles puissent être passées si vite en consultant le cadran de sa montre. Une conversation s'interrompt. Des gestes se font sans qu'on en traduise avec certitude la signification. L'on n'est plus guidé par des significations successives qui serviraient de repères suffisants. Rien ne suffit à l'espèce de temporalité diffuse et étrange qui emporte vers d'autres manières de faire et de sentir. Il n'existe pas de sensation qui serait principale. L'on se comporte si peu que l'on ne se comporte pas. L'on se porte, s'il l'on n'est pas porté au-delà d'un rôle dont la distribution est incertaine. La mort à venir, dont l'avenir ne se présente pas comme le but fixé d'un itinéraire, oblige à une temporalité qui transforme la vie vécue en une durée hasardée, vulnérable, heureuse aussi de sa densité fragile, imprévisible.

Il est habituel que lorsque cela dure, l'on s'impatiente. Mais il s'agit ici d'une autre durée. Celle qui n'appartient plus au temps qui passe et dont on peut souhaiter qu'il se hâte. Il n'y a ici aucune impatience. Le temps se succède à lui-même, comme délogé de son programme, ou comme s'il devenait autre que lui-même. Il ne s'agit pas de l'épuisement progressif d'un sablier dont on connait préalablement la contenance. Le temps devient tout entier une suspension, donnant à la fin de vie dont il était impossible de tout connaître – on s'en rend bien compte maintenant – la dimension d'une intrigue. L'interminable advient comme ce qui se tient hors d'une terminaison dont il faudrait

savoir la réalisation. C'est sans connaissance de la conclusion d'un temps qui, parce qu'entre deux parenthèses, lui donnerait sa longueur mesurable, que ce temps même se donne comme durée à exister, et non pas conclusion à attendre.

On attend souvent que cela s'arrête, et d'abord l'attente. Ou l'on peut dire d'un événement attendu que, bien entendu, l'on s'y attendait. Mais comment s'attendre à ce qui n'est pas fait pour se produire, mais qui arrive. On peut certes prévoir que le processus mortel va s'engager. Mais son arrivée même ne vient jamais avant qu'elle n'advienne. Dans ces derniers moments, rien n'est dernier. En ce moment même qui donnerait au temps la possibilité de toucher à sa fin, qu'advient-il de la personne qui nous quitte, et dans ce moment prolongé du décès où l'on ne sait pas encore ce qui vient d'arriver, peut-on savoir ce qu'on devient ? Plus tard, et parfois beaucoup plus tard, les moments d'avant sont toujours présents, dans leur absence même, à l'existence qui vient encore.

La fin de vie n'est pas jamais ce dernier moment dont nous conserverons une image nette. C'est d'une interruption de la vie ordinaire dont nous avons la mémoire. C'est la qualité d'une situation où l'existence cesse d'être rapide, où nous nous sommes trouvés en suspens, qui nous accompagne dans la suite des jours.

Patrick Baudry

Professeur de sociologie

Université Bordeaux-Montaigne